

*« Je vous aime jusqu'à ne plus voir, ne plus entendre, mourir »*

Marguerite Duras, *India Song*

Dans l'œuvre de John Murphy, la photographie et le cinéma tiennent une place singulière, mais celle-ci tend, au fil du temps, à devenir déterminante, sinon presque première. Durant les années 1970-1980, l'apparition des images au sein de la couche picturale était, d'une certaine manière, au cœur de son projet artistique. On avait alors fait peu attention à la qualité d'écran de cette dernière : non pas le plan de la fenêtre, telle la mise au carreau qui sépare l'œil de l'artiste de son modèle dans les gravures du début de la Renaissance illustrant le principe de la perspective, non pas une surface plane horizontale analogue à la plaque ou au papier photographique enduit d'une émulsion sensible à la lumière, non pas une sorte d'écran plat vertical à l'instar de l'écran de projection cinématographique en lui-même, mais une densité profonde générée par des couches de glacis nuancés, presque un pelage ou un plumage de peinture, une peau ou une dépouille, sur lesquels, selon les cas, l'artiste venait presque tatouer des figures sommaires de personnages, d'animaux ou d'objets, voire même de simples phrases, la plupart du temps empruntées à l'histoire de l'art – sans toutefois en référer à un simple art de la citation, mais bien plutôt au principe de la souvenance.

Les photographies de John Murphy issues de scène de films cinématographiques – ou plutôt les tableaux photographiques de John Murphy – fonctionnent sur le même registre, tant les images y sont présentes non pas selon leur paraître – leur surface, leur apparence, leur netteté, leur précision –, mais selon leur apparaître – leur genèse, leur épaisseur, leur profondeur, leur densité –, et surtout selon leur qualité d'évocation au delà des êtres, des lieux et des événements qu'elles incarnent. Aussi y retrouve-t-on, comme en témoignent les œuvres présentées ici en référence à l'œuvre de Marguerite Duras, le scénario derrière la représentation, le roman derrière le scénario, le réel vécu derrière la fiction écrite, la projection de l'auteur dans chaque personnage tout comme l'autonomie de ces derniers au regard de la biographie de leur auteur. Au risque d'un contresens premier, pourrait-on même affirmer que chez John Murphy tout est éponyme du tout, puisque l'ici et le maintenant semblent autant donner noms aux êtres, aux lieux et aux faits que la figure première qui les a générées et véritablement titrées, tant celle-ci semble disparaître, s'effacer ou se retirer de ce qu'elle a produite. Pour autant, il ne s'agit pas d'êtres sans auteur ou d'auteur sans personnages, de spectres ou de fantômes, mais bien d'incarnations d'incarnations qui viendraient tour à tour, l'une après l'autre, l'une à côté de l'autre, l'une dans l'autre – ou plutôt l'une au cœur de l'autre – saluer une dernière fois sur le seuil de la représentation, avant les ultimes et imprévisibles rappels du souvenir.

Si la croyance est un processus mental qui permet à l'être humain d'accepter l'inconnu, l'inexpliqué ou l'informulable, le souvenir est un processus sensible qui permet à l'être humain d'adhérer à l'histoire, la sienne propre comme celle du monde qui l'entoure, même s'il n'en comprend pas forcément les tenants et les aboutissants, les trajectoires et les destinées, voire ce que la fortune ou le hasard leur réserve. Qu'en est-il alors de la croyance en la vérité des images, et au souvenir que l'on en garde ? : « un ravissement de soi-même devant soi-même » (Marguerite Duras, *Caprice*). Dans ses choix, ses arrêts sur images, ses recadrages savants, ses mises en perspective, ses redoublements de la représentation, ses télescopages raffinés, John Murphy rend ainsi tangible et perceptible ce qui relie l'expérience vécue et l'histoire partagée, le désir singulier et la mémoire collective, l'affect sensible et la communion des regards. Aussi chacune de ses expositions s'apparente-t-elle à un dispositif subtil qui place le spectateur au centre d'un système de représentation réel autant que fictionnel, présent autant qu'absent, situé autant qu'intemporel, fixe autant qu'instable, palpable autant qu'immatériel, compact autant que poreux. Et son œil dès lors de circuler dans comme autour de chaque œuvre, comblant l'espace ou le vide entre chaque grain de la photographie tout comme la distance ou l'intervalle entre chaque tableau ; véritables oscillations de la sensation qui parfois se précipitent en un miracle de la vision : le regard s'imprégnant de l'image comme le nageur de l'eau jusqu'à s'y dissoudre et fusionner, telle Anne-Marie Stretter qui « se maintient au-dessus de l'eau, noyée à chaque vague, endormie peut-être, ou pleurant dans la mer » (Marguerite Duras, *Le Vice-consul*). Acte qui s'entremêle à ce désir permanent du spectateur de retenir, voire même d'arracher à la peau du réel vécu ou à sa représentation filmique, un fragment, une couche, une pellicule d'événements, de faits ou de corps qui, sinon, seraient symboliquement vouées à la destruction, à la disparition ou à l'oubli, et qui redouble celui du récit vis-à-vis de son auteur : « Le film a été terminé et il est sorti de nos mains, et il nous a quittés, et il est en train de parcourir le monde contenant à jamais dans son être les éclats douloureux arrachés de notre corps, et nous laissant toujours privés, et de même toujours privés de nous-mêmes. » (Marguerite Duras à propos d'*India Song*).

Ce que nous propose aujourd'hui John Murphy est semblable à une lutte avec l'ange, mais un ange qui, comme celui de Paul Klee, avance vers le futur tout en regardant vers le passé : l'ange du voir, à l'instar de l'ange de l'histoire... Y aurait-il, de même, une petite mort du voir ? Un instant d'éternité et d'extrême fugacité où le plaisir rencontre sa propre conscience du plaisir, et le voir sa propre conscience du voir ? Autrement dit, un moment fulgurant d'éblouissement, un instantané insensé de la vie, des êtres, des lieux et des choses, sans mesure, ni durée ni perspective, qui défie toute notion même de temps et d'espace, et que la photographie malgré tout condense – voire même sublime – en une image unique, irrémédiable, absolue.

MARC DONNADIEU